



Iqallijuq ou les réminiscences d'une âme-nom inuit

Par Bernard Saladin d'Anglure

Résumé – Iqallijuq, vieille Inuk d'Igloolik (Nunavut), qui porte aussi le nom de Savviuqtalik (nom de son grand-père maternel dont elle a reçu en même temps l'identité), raconte à sa petite fille Kublu, ses souvenirs les plus lointains. Elle se souvient du temps où elle était l'âme-nom du vieux Savviuqtalik dans la tombe de ce dernier qui venait de mourir. Elle raconte comment elle sortit de la tombe et pénétra dans l'utérus de la fille du vieillard (qui devint sa mère à elle). Puis elle décrit sa vie intra-utérine, sa sortie dans le monde extérieur après avoir changé de sexe, sa vie de travestie durant l'enfance et l'acquisition enfin de son statut social féminin lors de ses premières menstruations ; mort symbolique de l'ancêtre éponyme ou commencement d'un nouveau cycle pour l'âme-nom.

Article

Iqallijuq est le nom d'une vieille femme inuit de l'arctique canadien dont nous allons présenter ici l'intéressant témoignage. Nous l'avons rencontrée pour la première fois en 1971 lors d'une recherche anthropologique effectuée à Igloolik (Territoires du Nord-Ouest [aujourd'hui Nunavut]). Avec elle et Ujarak qui fut son premier conjoint de fait avant leur séparation forcée, nous avons exploré au cours de plusieurs séjours en pendant de nombreuses semaines le système de croyances traditionnel des Inuit. Tous deux ont bien connu dans les années 1920 le célèbre explorateur et anthropologue danois, Knud Rasmussen qui fut hébergé deux fois chez les parents d'Ujarak, les chamans Ava et Urulu, deux des meilleurs informateurs de la fameuse Cinquième Expédition de Thulé dans les rapports e laquelle leurs récits figurent en bonne place.

Lorsque Rasmussen rencontre le jeune couple formé par Iqallijuq et Ujarak en 1922, ces derniers venaient d'accéder à un statut sexuel d'adulte conforme à leur sexe biologique. Tous deux avaient en effet été travestis de la naissance à l'adolescence en raison de leur différence de sexe avec leurs éponymes. Iqallijuq reçut ses premiers habits masculins lorsqu'elle fut menstruée pour la première fois et Ujarak ses habits masculins lorsqu'il réussit à tuer un caribou. C'est lors d'une entrevue portant sur la conception inuit de la reproduction sociale qu'Iqallijuq, interrogée à propos des souvenirs concernant la naissance et la vie intra-utérine chez les Inuit d'Igloolik, nous livra avec force détails le récit de son propre cas.





Les réminiscences utérines, un genre narratif inuit

Au cours d'enquêtes antérieures, poursuivies dans tout le Québec arctique et sur la Terre de Baffin entre 1965 et 1971, nous avons recueilli plusieurs courts récits de réminiscences utérines ce qui nous incita à explorer plus systématiquement ce thème. Les premières informations provenaient de la région de Kangirsujuaq (Maricourt-Wakeham) sur la rive sud du détroit d'Hudson, où de vieux informateurs inuit se souvenaient avoir entendu il y a longtemps Irqaviaq une femme disparue depuis, raconter sa naissance.

Un Inuk de Kangirsualujuaq (George River ou Port Nouveau-Québec) dans la baie d'Ungava, George Aanak, fut le premier en 1967 à nous raconter ses souvenirs de naissance, de façon assez succincte il est vrai. Il devait mourir l'année suivante avant que nous puissions l'interroger plus en détail.

À Kinngait (Cape Dorset) sur la Terre de Baffin, trois ans plus tard, un autre Inuk, Piita Pitsiulaaq, réputé dans toute la région pour ses connaissances généalogiques et historiques, nous apporta un nouveau court témoignage sur les réminiscences de vie intra-utérine et de naissance en des termes que nous enregistrâmes sur une bande magnétique et qu'il fixa par écrit quelques années après, dans un manuscrit rédigé en langue inuit, en écriture syllabique. Son texte a été publié en anglais par Dorothy Eber [1975 :49]. Voici la traduction que nous en avons faite :

Ce que je vais écrire va être difficile à croire : J'ai des souvenirs qui remontent avant ma naissance. C'est comme un rêve. Je me souviens que je devais passer par un tunnel très étroit. Le passage était si étroit que je pensais que ce serait impossible. Je ne réalisais pas que ce passage était ma mère, je pensais que c'était une crevasse dans la glace. Cette crevasse dans la glace était sans doute un passage entre les os de ma mère. Je me souviens que cela me prit longtemps pour passer à travers. Et même qu'à un moment je fis demi-tour, c'était trop difficile. Mais finalement j'arrivai dehors, j'étais né. Je pense que j'ouvris mes yeux à l'intérieur de ma mère et que je les ouvris à nouveau après que je fus né. Tout ce que je vis alors furent deux petites falaises de chaque côté de moi. Je me rappelle souvent cela : je vis quelque chose de bleu et les falaises qui étaient tout à fait identiques... c'était probablement les cuisses de ma mère...

Il ajoute dans notre version enregistrée qu'il vit également une végétation abondante, c'était les poils de la peau de caribou sur laquelle était accroupie sa mère.

En 1971 enfin Aani Qitusuk une jeune femme inuit des îles Belcher (Qikirtait, N.W.T.), à mille kilomètres du village précédent, nous parla aussi brièvement de ses souvenirs de naissance.





Il apparaissait donc de plus en plus que ce type de réminiscence devait être assez répandu chez les Inuit et ceci dans les régions fort éloignées et sans contacts entre elles, et qu'on pourrait l'étudier si l'on se donnait la peine d'enquêter méthodiquement sur le sujet.

On pouvait même supposer que les réminiscences utérines existaient comme possibilité à l'état latent dans la culture, comme genre narratif culturel utilisé en certaines circonstances par certains individus.

L'âme-nom

Pour bien comprendre la portée du récit d'Iqallijuq, il faut connaître la conception inuit du nom, instance psychique et fondement de l'identité personnelle.

Le nom est toujours transmis d'un mort ou d'un vivant à un nouveau-né. Cette transmission assure la réincarnation de l'âme-nom ; elle suit la vie, d'un corps à l'autre, dans un cycle sans fin de reproduction, établissant ainsi une longue chaîne homonymique qui protège le vivant et lui transmet la somme des qualités et des capacités de ses homonymes.

L'âme-nom établit également une identité entre son dernier titulaire et le nouvel homonyme, donnant à celui-ci l'identité sociale du premier. Le nom est donc le symbole de la continuité de la vie sociale sur terre et l'assurance de sa pérennité. Un individu a par ailleurs souvent plusieurs noms qui chacun opère suivant les principes que nous venons d'énoncer, lui conférant une identité multiple et flexible tant sociale que psychique, sous une apparence d'unicité.

Cette unicité s'exprime à travers une autre instance psychique, l'âme-double ou *tarniq*. Ombre, double ou reflet de l'être vivant, sans poids ni matérialité, elle survit au corps, après la mort, dans l'au-delà. Le lien entre l'âme-*tarniq* et le corps est fragile : elle peut s'échapper pendant le sommeil ou la transe chamanique, on peut la voler aussi par magie. Mais comme la vie (*inuusiq*) de chaque individu a, selon les Inuit, une durée prédéterminée, l'âme-*tarniq* attend pour partir dans l'au-delà que soit écoulée la durée de la vie de la personne. S'il advenait que, par accident, elle en soit séparée prématurément, elle chercherait ç revenir sous forme de fantôme ou de revenant. L'association de l'âme-double, du corps et des âmes-noms s'exprime à travers une dernière instance : le souffle (*anirniq*) qui vient du souffle cosmique Sila, qui pénètre à l'intérieur du nouveau-né au moment de la naissance et retourne à Sila à la mort.





Homonymie et relation de parenté

Avant d’aborder le récit d’Iqallijuq, il nous faut encore commenter [la généalogie] des principaux personnages si nous voulons saisir l’effet de l’homonymie sur les relations de parenté :

Savviuqtalik, grand-père maternel et éponyme d’Iqallijuq avait une soeur Nuvvijaq qu’il aimait beaucoup ; à la mort de celle-ci il donna son nom à sa fille nouvelle-née qui devint ainsi Nuvvijaq, plus tard mère d’Iqallijuq. Il reporta sur l’enfant l’affection qu’il avait pour sa sœur ; l’enfant était sa sœur réincarnée et il s’adressa à elle comme il le faisait pour sa sœur défunte.

Quand Nuvvijaq eut elle-même Iqallijuq, elle venait de perdre son père, le vieux Savviuqtalik. Iqallijuq fut considérée comme la réincarnation de Savviuqtalik et devint donc frère de Nuvvijaq, sa mère.

La dimension symbolique

La richesse de ce récit [d’Iqallijuq], dont le contenu par moment s’apparente au rêve, au mythe et au rite, tient en grande partie à sa dimension symbolique. Il commence dans une tombe où l’âme-nom du mort prend conscience de son nouveau destin de vie, se poursuit dans une maison-utérus où elle se prépare à la vie, puis dans la poche dorsale d’un manteau maternel où elle débute dans la vie, pour s’achever dans un vêtement de jeune fille où elle se découvre un destin de femme à l’occasion des premières menstrues du corps dans lequel elle s’est réincarnée. C’est toujours la vie, seules en changeant les modalités.

À l’aide de symboles riches en formes et en couleurs on voit se dessiner à travers les péripéties du récit les réponses culturelles élaborées par les Inuit pour surmonter les grandes contraintes de l’existence : la mort, la différenciation sexuelle, la dépendance du gibier. Constructions imaginaires où la position du fœtus est centrale avec ses composantes qui prennent leur sens dans le cycle de la vie intra-utérine, lieu d’un discours symbolique qui illustre un aspect essentiel de la reproduction sociale, la reproduction de la vie.

Nous avons parlé au début de cet article de l’âme-nom et de ses rapports avec d’autres instances comme l’âme-double et le souffle. Il nous faut revenir sur ces notions, les compléter avec les informations que nous apportent les réminiscences d’Iqallijuq et tenter grâce à elles de mieux définir ce qu’est l’individu, sa personne et son identité.





Individu, personne et identité

L'individu, *inuk* (être humain) est défini d'abord comme un être doté de vie et ensuite comme indivisible bien que reproductible pendant une partie de sa vie. Il résulte de l'association d'un corps *timi*, dont nous verrons plus loin les composantes fœtales, d'un souffle vital *anirniq*, de noms reconnus *atiit* (pluriel de *atiq*) qui donnent des personnalités divisibles et d'une âme-double, *tarniq*, qui est l'image du corps physique. L'individu disparaît par dissociation de ses éléments lorsque le souffle, l'âme-double et le nom quittent le corps.

Le nom se réincarne dans un nouvel individu pendant que l'âme-double, libérée, part dans l'au-delà, conservant l'apparence qu'avait l'individu au moment de sa mort. Cette âme-double surnaturelle et son expression réincarnable, le nom, portent alors la marque de la personne du défunt : elles reflètent d'une part son dernier état physique mais aussi toutes les propriétés et capacités héritées ou acquises par l'individu en raison de son expérience de vie et des diverses identités qu'il a reçues avec ses noms. L'individu au cours de son cycle de vie peut se reproduire suivant un mode biologique ; sa personne se reproduit à sa mort par retransmission de son nom suivant un mode symbolique, métaphorique. Dans les cas où le processus de reproduction va du multiple à l'unique et de l'unique au multiple. Il faut en effet être deux pour se reproduire biologiquement et il est souhaitable d'avoir plusieurs enfants, alors qu'au niveau symbolique il est fréquent que plusieurs éponymes fournissent leur nom à un même enfant lui conférant par là plusieurs identités dans une même individualité, tandis qu'un même nom est fréquemment retransmis simultanément à plusieurs enfants.

L'identité due au nom établit une équivalence entre les homonymes et donne à celui qui reçoit le nom le statut de celui qui l'a donné. C'est le nom qui véhicule donc à des degrés divers les qualités, capacité et désirs de l'éponyme. Ces attributs sont cumulatifs d'une transmission à une autre ce qui donne aux lignées homonymiques un tutélaire auprès des vivants portant leur nom.

Les composantes du fœtus

À la mort du vieux Savviuqtaalik, son âme-nom quitte le corps sans vie et part à la recherche d'un corps de femme où elle pourra pénétrer et se réincarner. L'âme-nom a l'apparence du vieillard et ressent ses désirs symboliques : désir d'être abreuvé, désir d'être réchauffé, qui sont ceux d'un voyageur à la recherche d'un gîte, en quête d'hospitalité. Le choix de l'âme-nom se fixe sur l'homonyme de sa sœur défunte, sa propre fille qu'il identifie à l'éponyme. Il recherche son hospitalité au double sens d'un gîte utérin et d'un foyer domestique. Sa

5





pénétration dans l'utérus marque le point de départ de la grossesse. L'âme-double *tarniq*, qui pendant tout ce temps rôdait à l'entour de la tombe, peut maintenant aller vivre en paix dans l'au-delà. La réincarnation du nom la libère et de ce fait joue un rôle important dans le maintien de l'équilibre du groupe qui craint les âmes errantes, sources de maladie et de mort.

Le rôle du sperme générateur est ensuite mentionné, le fœtus s'en nourrit et grossit. En fait le sperme structure le fœtus tout en bouchant l'utérus, ce qui arrête l'écoulement du sang menstruel ; sa couleur blanche que l'on retrouve dans le squelette est aussi celle de la lune, esprit masculin fécondateur. C'est le principe mâle transmis par l'organe reproducteur masculin qui prend ici la forme d'un chien, seul animal domestique chez les Inuit et collaborateur étroit de l'homme pour les activités de production. Le chien vomit de la nourriture pour le fœtus inversant ainsi la vie quotidienne où il reçoit de la nourriture lorsqu'il pénètre dans l'igloo. D'autres symboles sont parfois aussi utilisés pour représenter le sexe masculin : *qajaq*, traîneau, tisonnier, forêt à arc, harpon et couteau. Les deux derniers figurent dans la description des outils masculins présents dans l'utérus.

Le sang vital féminin est doté d'une très forte charge émotive : négative lorsqu'il s'écoule lors des menstruations ou des avortements (l'avorton se dit *aururtuq* : il s'est changé en sang), positive lors des premières règles qui présagent de la capacité à procréer, et plus tard lorsqu'il « coagule » lors d'une grossesse réussie (le fœtus se dit dans le langage chamanique *illauq* dont la racine veut dire « nœud »). La couleur rouge qui lui est associée est aussi celle de la flamme de la lampe à huile et celle du soleil, symboles féminins. Les autres symboles féminins qui apparaissent dans le récit sont la maison utérine, le couteau semi-lunaire et la marmite, en fait les contenants et les formes rondes. Le sang établit un lien particulier entre les germains utérins, le lien du cordon qui crée une solidarité que l'on retrouve dans l'extension des prohibitions suivant la mort d'un germain utérin et aussi dans le récit d'Iqallijuq lorsque la mère découvrant sa grossesse a peur de perdre son enfant. Elle craint que son fœtus ne veuille suivre ses cinq germains-aînés qui sont morts. Cette crainte n'était pas vaine car Iqallijuq meurt par deux fois après sa naissance. *Mikliaqatigiit* est le nom donné à ceux qui ont partagé deux fois le même cordon ombilical.

Le quatrième élément constitutif du fœtus est la chair animale qu'absorbe la mère au cours de sa grossesse et qui suivant plusieurs informateurs agit sur la croissance du fœtus. Nous en reparlerons plus loin.

Pour résumer, le fœtus est constitué de la combinaison de l'âme-nom et son désir de vie, du sperme facteur de cohérence et de croissance, du sang vital de la mère et de la chair animale. Ces quatre éléments établissent des rapports structurels entre l'humain en devenir et son environnement social, naturel et surnaturel.





Forces létales et forces vitales

Les réminiscences d'Iqallijuq comportent certains aspects dramatiques qui s'expriment en particulier dans le jeu antagoniste des forces létales et des forces vitales, s'exerçant sur la vie du fœtus, pendant la grossesse, et sur celle du nouveau-né, après la naissance.

Dans le récit, le premier influx léthal provient des germains utérins, tous mort-nés, d'Iqallijuq. En raison de la solidarité que crée la parenté utérine, c'est-à-dire – selon la conception inuit – le fait d'avoir partagé le même cordon ombilical, ces germains aînés vont tenter d'attirer leur cadette dans la mort, dans la vie de l'au-delà, dans *Akunniq*, un autre monde, pour les bébés mort-nés, situé entre la Terre et le monde supérieur. Nuvvijaq, leur malheureuse mère qui veut à tout prix des enfants craint cette issue fatale dès qu'elle s'aperçoit de sa grossesse. Elle et son mari déploient alors toute leur énergie pour apporter au fœtus un surcroît de force vitale. Elle sort chaque matin de son igloo, dès son réveil, pour inciter métaphoriquement le fœtus à naître vite et bien. C'est là une des règles prescrites aux femmes enceintes. Le mari, lui, en suit une autre en ayant de fréquentes relations sexuelles avec sa femme pour renforcer avec son sperme la structure du fœtus et le bouchon de l'utérus.

Le deuxième influx léthal provient de Savviuqталik lui-même : il a fait savoir avant sa mort qu'il en avait assez de la vie de chasseur, exposée aux intempéries et aux dangers et fatigues de la chasse. Le fœtus, réincarnation de l'âme-nom du vieillard, est fortement influencé par ce vœu et hésite à sortir sous une apparence masculine. Cette hésitation se traduit par un très long travail chez la parturiente et en est l'explication symbolique. La longueur du travail met en jeu la vie de l'enfant, aussi l'accoucheuse et son aide interviennent-elles aussitôt pour accélérer le processus, en utilisant des pratiques magiques appelées *qilaniq*. Ce procédé de magie privée permet d'entrer rapidement en communication avec l'esprit d'un mort ou d'un vivant. Par ce biais, elles engagent le dialogue avec le fœtus et réussissent à le décider à sortir sous la nouvelle apparence sexuelle qu'il a choisie ; la naissance survient alors. Mais la vie de l'enfant reste fragile ; le corps, l'âme-double, l'âme-nom et le souffle, nouvellement assemblés, ne forment qu'une association précaire.

L'incarnation de Savviuqталik est accompagnée d'une faim et d'une soif ressentie très vivement par l'âme-nom, à travers le nouveau-né, et que la mère assouvit et étanche par contact entre les aliments et la bouche de l'enfant d'une part, et par remplissage du *minguliqtiquiqarvik* (petit cône de cuir), estomac symbolique de l'éponyme, d'autre part. Cette intervention destinée à satisfaire l'âme-nom est cependant très ambiguë dans son efficacité ; rappelons ici que l'enfant est pour Nuvvijaq à la fois sa fille, son père réincarné

7





et son frère bien-aimé par le jeu d'une double homonymie. Au niveau empirique, la satisfaction alimentaire entraîne ordinairement une détente chez le chasseur et un endormissement chez le nouveau-né, mais, lors de ce passage d'un cycle de vie à un autre, l'âme-nom ne semble pas encore fixée sur sa personnalité véritable et sa satisfaction, toute symbolique puisqu'un n'y a pas ingestion effective, se traduit par un endormissement dont la transposition empirique signifie perte du souffle et mort de l'enfant.

Affolée Nuvvijaq appelle Ittuliaq, son mari shaman, à l'aide. Ce dernier décide alors d'utiliser la pratique chamanique *sakajuq*, impliquant un esprit auxiliaire. Il cherche à réveiller Savviuqtalik en lui rappelant qu'il est chez sa sœur préférée. Son appel est entendu, l'âme-nom se réveille, le nouveau-né revient à la vie ; mais pas pour longtemps, car les influences létales restent fortes. Savviuqtalik, très fatigué, se rendort, l'enfant s'engourdit et meurt à nouveau.

Après cette quatrième attaque à l'encontre de sa vitalité, la situation du nouveau-né devient critique. Seule une transfusion de vie peut le sauver ; elle va se faire grâce à l'intervention d'un « donneur » extérieur à la famille, grâce à l'adjonction d'un nom supplémentaire riche en vitalité, celui d'une voisine, Arnaqtaaq, une très vieille femme shamane sans descendance. La transfusion de vie à travers son nom va se faire de façon subtile ; par le rattachement de leurs deux vies, Arnaqtaaq va pouvoir maintenant affronter les influences létales qui assaillent sa petite homonyme, avec toute la résistance que sa longue vie lui a donnée.

Arnataaq est prête à courir ce risque, elle n'a pas de descendance et l'idée de survivre à travers l'enfant lui plaît beaucoup. Pour rendre encore plus efficace son intervention elle décide de donner un de ses noms secondaires, Iqallijuq, qu'elle n'a jamais porté après qu'il fut devenu son aide spirituel, un caractère mythique, et qui est donc tout neuf dans son « désir de vie ». De la sorte la personne de l'enfant et ses identités seront comme protégées par l'enveloppe résistante du nouveau nom et ainsi Iqallijuq, puisque c'est ainsi qu'on l'appellera désormais, pourra vivre très vieille à l'image de celle qui lui a sauvé la vie.

La différenciation sexuelle et de genre

Avec la mort, la différenciation sexuelle apparaît dans le récit d'Iqallijuq comme une autre grande contrainte que cherche à surmonter la culture inuit. D'emblée le problème est posé au niveau psychologique en raison du genre du récit : les réminiscences d'une âme-nom, et aussi de son contenu : la transmigration de l'âme-nom d'un corps d'homme à un corps de femme. Ce niveau qui est celui de l'âme-nom et de l'identité s'y rattachant, prédomine et sert de base aux autres niveaux : aux croyances concernant la différenciation biologique et





sa contrepartie la transsexualité, aux pratiques concernant la différenciation culturelle et sa contrepartie le travestisme.

Au début du récit Savviuqtaalik, l'éponyme, a un sexe d'homme, une identité et des habits d'homme. Mais il désire changer de sexe à l'occasion de la transmigration de son âme-nom dans un corps féminin. Devenu fœtus il aura durant sa vie intra-utérine encore un sexe mâle et une identité masculine ; il conservera par ailleurs son désir de changer de sexe. C'est à l'occasion de la naissance que ce vœu va se réaliser ; le fœtus saisit d'abord les instruments qui symbolisent son sexe, couteau masculin et harpon ; mais se souvenant des désagréments de la vie de chasseur il décide de devenir une femme, repose les instruments masculins et prend des instruments féminins, lampe et couteau semi-lunaire, pour sortir. Ce geste entraîne alors des réactions en chaîne, son pénis se rétracte et son périnée se fend verticalement laissant place à une vulve, marque de sa nouvelle féminité. Et pourtant son identité restera masculine, en dépit de cette transsexualisation, et son sexe social, ou son genre, restera lui aussi masculin jusqu'à la puberté ; il s'exprimera à travers un travestissement complet et une initiation et participation aux activités masculines de production. Iqallijuq pense être un homme, s'habille en homme et chasse avec les hommes. Cachée derrière l'identité de son éponyme défunt, avec la complicité de son groupe, comme elle l'avait déjà été derrière le nom d'Iqallijuq, elle traversera ainsi l'enfance à l'abri de tous les dangers qui pourraient la menacer.

La puberté marque une nouvelle étape, décisive, dans l'acquisition de son sexe d'adulte. Lors de ses premières menstruations se mère lui confectionne pour la première fois des vêtements de jeune fille. Mais la transition est difficile ; Iqallijuq réagit violemment et coupe le pan avant du manteau féminin pour rester homme, elle cédera ensuite et Nuvvijaq éclatera en sanglots ; elle ne veut pas que son père porte des vêtements féminins. Ainsi, alors que Savviuqtaalik avait tout fait pour revivre en femme, sa fille Nuvvijaq et sa petite homonyme cherchaient à retarder ce moment et à cacher encore son nouveau sexe biologique. Mais le sang menstruel ne peut être caché, il a trop d'implications pour la reproduction sociale du groupe. La nouvelle menstruée devait faire le tour des maisonnées du village et dans chacune d'elle on lui offrait à boire, comme à un enfant nouveau-né, comme à un gibier marin fraîchement tué. Peu auparavant Ujarak avec qui vivait Iqallijuq, avait tué son premier caribou et à cette occasion il reçut ses premiers vêtements masculins lui qui depuis sa naissance était travesti en fille en raison de son identité féminine et de son sexe social féminin qu'avait entretenu sa famille.

Dans les deux cas, on assiste alors à une nouvelle mort symbolique de l'éponyme, au réajustement de la personnalité individuelle de l'homonyme devenu adulte donc autonome, dans le but de faire coïncider son sexe biologique et son sexe social. Iqallijuq était maintenant apte à la reproduction et Ujarak à la production, un nouveau cycle commençait.

9





Elle conserverait son identité masculine tout au long de sa vie mais elle avait à présent une personnalité féminine conformément au vœu de l'ancêtre et symétriquement. Il conserverait une identité féminine mais avec une identité masculine. C'était aussi à la puberté qu'on tatouait les jeunes filles, inscrivant ainsi de façon indélébile leur féminité sur les parties visibles de leur corps ; Iqallijuq échappa à ce rite en raison de l'arrivée des missionnaires.

La dépendance envers le gibier

La chair animale se trouve être, nous l'avons vu, un des éléments constitutifs du fœtus et par extension de l'être humain (*Inuk*) puisqu'elle représente pour lui l'aliment par excellence. Or, suivant la conception inuit, les animaux possèdent des âmes-*tarniq* et des âmes-noms d'espèce. Ces dernières s'échappent du corps et se réincarnent lorsqu'un animal est tué mais, à la différence des humains dont on abandonne les cadavres et dont on récupère les noms pour les transmettre au nouveau-né, quand on tue un gibier on en récupère la viande et on en rejette les os.

Autour de cette dépendance s'est élaboré un ensemble de conduites et de croyances dont plusieurs sont illustrées par le récit d'Iqallijuq. Il y a d'abord des prescriptions très strictes qui interdisent les contacts entre la femme, lorsqu'elle saigne, et la chair crue des animaux. La femme doit alors faire découper la viande par une aide et ne peut la consommer que cuite comme c'est le cas pour Nuvvijaq peu après la naissance d'Iqallijuq.

Il y a ensuite le double rituel de mise en contact du nouveau-né avec le gibier, gibier à produire et aliment à consommer. Nuvvijaq touche les lèvres de son bébé avec de la viande et du bouillon, et instantanément l'enfant est repu. Puis elle dépose les morceaux dans un *minguliqtiqtiqarvik*, l'estomac symbolique de l'éponyme, dans le but de rassasier ce dernier, mais aussi d'établir une sorte de contrat social entre l'enfant et l'espèce animale. À cet effet elle videra le contenu du petit sac dans la mer une fois l'année écoulée. Les morceaux redeviendront des animaux qui, plus tard, seront heureux de se faire tuer par l'enfant devenu chasseur.

Iqallijuq et le mythe d'Arnakpaktuq

Avant de réaborder la question du genre du récit d'Iqallijuq, il nous faut parler d'un mythe très connu à Igloolik : Arnakpaktuq. Il décrit la transmigration, à travers six espèces animales, de l'âme-nom d'une femme insatisfaite à cause des mauvais traitements que lui infligeait son mari. Mais elle ne trouve pas son bonheur dans les espèces animales visitées et choisit de se réincarner dans un corps de garçon, fils de son propre frère.





Ce mythe présente quelques analogies avec le récit étudié ici. Sa symétrie est cependant inversée ; c'est une femme qui veut changer de sexe et qui finalement va pénétrer dans l'utérus de la femme de son frère d'où elle sortira garçon. L'enfant racontera plus tard ses souvenirs intra-utérins, et il deviendra un des plus grands chasseurs connus en raison des connaissances qu'il a acquises lors de ses diverses métamorphoses dans les espèces animales.

Mythe d'origine des connaissances cynégétiques, Arnakpaktuq est aussi le mythe qui établit la relation chasseur/gibier excluant donc les métamorphoses entre humains et gibiers. Il fonde enfin la notion d'identité liée au nom et le système de réincarnation ou de transmigration de l'âme-nom. Par ce biais la femme obtient l'accès à la masculinité soit en demandant à revivre dans un corps d'homme soit en se remémorant une vie antérieure dans un corps masculin. Mythe et récit se renforcent mutuellement, le premier établissant les conditions de la production et la crédibilité du second, le second transposant le premier au plan de la vie empirique.

On comprend mieux maintenant comment les réminiscences d'Iqallijuq ne sont ni vraiment une épopée singulière, ni vraiment un mythe individuel, ni vraiment une anamnèse exemplaire mais plutôt un processus d'identification qui se réalise à travers une anamnèse mythique dont le genre existe de façon manifeste comme production de la culture, comme un genre narratif, partie intégrante de la cosmologie inuit qui présente des similitudes frappantes avec la cosmologie proto-taoïste (Saladin d'Anglure 2015).

Adapté (2015) par l'auteur **Saladin d'Anglure**, Bernard (1977). « Iqallijuq ou les réminiscences d'une âme-nom inuit ». Études Inuit Studies, vol. 1, no. 1, pp. 33-63.

